

un auditoire nombreux formé de maîtres et d'écoliers (1).

Alors, dit son biographe, c'était la coutume en Italie de disputer sur des matières toutes spirituelles, tournois où l'âme seule était appelée à combattre; tandis que dans l'antiquité païenne, c'était le corps qui entraînait en lice (2). Cajetan partit dans d'autres luttes philosophiques, et toujours avec le même succès. Combien nous aimons mieux le voir dans la cathédrale de Pise, sans peur de la robe rouge que porte Carvajal, reprocher en pleine chaire aux cardinaux schismatiques leur désobéissance, les poursuivre de ses moqueries, les accabler sous les foudres de son éloquence, et les citer au tribunal de Dieu, s'ils ne se repentent et ne font pénitence (3)! C'est à Pise qu'il composa son Traité célèbre de l'autorité du pape et du concile, où il a défendu victorieusement la suprématie monarchique du souverain pontife.

L'Église ne pouvait oublier dans ses récompenses un de ses fils les plus illustres. Le cardinal Caraffa voulut voir Thomas de Vio; il le chargea des intérêts de l'ordre de Saint-Dominique. La vie de Cajetan change alors: ce n'est plus une existence littéraire dont les spéculations philosophiques remplissent les instants, mais une vie de cénobite occupée tout entière de soins religieux, et où le frère trouve moyen de fraire admirer sa science, sa charité, son zèle évangélique, son amour pour la pauvreté. Des poètes se rencontrent sur sa route, et se mettent à chanter ses vertus diverses:

Non opibus, gemmis aut fulvo ditior auro,
Sed modicis contentus erat fictilibus usus,

dit Flavio, qui en fait un Père de l'Église.

(1) Quétif et Echard, l. c., p. 14.

(2) Nempe ut in olympicis certaminibus priscae ætatis homines de corporeis viribus periclitabantur, sic nostrâ tempestate, viri religiosi in ejusmodi conventibus animos exercere, ac de moribus, de litteris, de scientiis certare consueverunt. — Oratio de Vitâ Thom. de Vio Cajetani, à J. Bapt. Flaviano Aquilano.

(3) Quétif et Echard, t. II, p. 15.

Un pape aussi allait se présenter sur le chemin du moine pour lui offrir la pourpre. Mais Jules II meurt trop tôt, et c'est Léon X, son successeur, qui se charge de ce grand acte de justice (1). Encore un mot: il y a une belle scène dans la vie de notre dominicain. Le connétable de Bourbon venait de s'emparer de Rome. Quand il ne resta plus un seul clou à arracher des murs du Colisée, ses soldats se répandirent dans la ville comme des furieux, dévalisant tous ceux qu'ils trouvaient sur leur chemin. Près du pont Saint-Ange, ils avaient saisi Cajetan, qu'ils menaçaient de tuer s'il ne se rachetait à prix d'or. Survient le pape Clément VII, qui crie aux meurtriers: « Arrêtez! n'allez pas éteindre le flambeau de l'Église (2)! » Les soldats frappés de terreur comme s'ils avaient entendu la voix de Dieu, ont pitié du malheureux, l'aident à se relever, le conduisent à son couvent, et lui laissent la liberté moyennant cinq mille ducats, que lui prêtèrent des âmes généreuses, et que Cajetan rendit, en des temps plus heureux, sur les revenus de son évêché de Gaëte.

PONZETTI.

C'est un Florentin (3) qui a conquis tous ses grades dans l'état ecclésiastique à force de travail et de talents: d'abord un des sept de la chancellerie romaine, puis clerc de la chambre apostolique, puis chanoine, puis évêque de Melfi ou Malfatta, petite ville de la Pouille; enfin cardinal du titre de Saint-Pancrace. En lui donnant la robe rouge, Léon X eut évidemment l'idée d'honorer la science philosophique,

(1) Tiraboschi, St. della lett. It., t. VII, p. 283.

(2) Quare Clemens VII romanus pontifex dum Roma deprædaretur, et indignè à militibus Cajetanum tractaretur, ea pro Cajetano verba protulit: Cavete ne extingatis lumen Ecclesiæ! — Oldoinus in Ciac., t. III, p. 393.

(3) Inclytæ nationis Florentinæ Familiæ supremâ romani pontificatus ac sacrâ cardinalatus dignitate illustratâ: opus per Ign. Ursulinum. Romæ, 1706.

dont Ponzetti était une des gloires. Il était connu par des travaux importants et de diverses natures. Il avait dédié à Augustin Nifo ses trois livres sur les Poisons, écrit un Traité de physique, une Dissertation sur l'origine de l'âme. Dans son livre de *Physicâ*, il avait enseigné que l'âme ne peut comprendre sans le secours des sens : *Anima non intelligit sine sensibus*. On imprima que l'auteur niait la spiritualité de l'esprit. Ponzetti prit la plume et donna sa profession de foi dans son livre de *Philosophiâ naturali* (1).

Comme Benivieni son compatriote, Ponzetti cherchait l'horoscope d'un homme dans les signes célestes qui avaient présidé à sa naissance. Il croyait à la puissance de certains chiffres; le nombre 7 lui semblait réunir les perfections de tous les autres.

Sept, disait-il, est formé de 2 et de 5, ou de 4 et de 3. S'il vient de 1, qui est impair, et de 6, qui est pair, il ne saurait procéder que de la source de tous les nombres; car 6 est engendré et n'engendre pas.

S'il vient de 2 et de 5: 2, dualité, sera le premier nombre, parce que l'unité n'est pas nombre, mais principe; et 5 représentera les cinq causes des choses: Dieu, l'esprit, l'âme du monde, le ciel, les quatre éléments.

Vient-il de 3 et 4: 4 sort de 1 et 3; 1, unité ou principe; 3, origine du premier cube impair.

Peut-être nous est-il permis aujourd'hui de rire de problèmes qui occupaient alors de graves esprits. L'astrologie avait fait refleurir la science des nombres; mais elle ne l'avait point inventée: l'antiquité la pratiquait. On sait les propriétés mystérieuses que Pythagore attachait à certains chiffres. Ponzetti était un des admirateurs du philosophe; l'un et l'autre regardaient l'unité comme principe, origine et source de toutes choses; mais Ponzetti ne trouvait pas dans le nombre 6 un nombre maudit. Cette croyance,

(1) De *Philosophiâ naturali* libri sex. Romæ, edente Jacobo Mazzochio, 1520.

du reste, à la puissance occulte de certains chiffres ne doit en rien nous prévenir contre la foi de l'adepte. Qui ne sait que saint Augustin partagea sur ce sujet quelques idées du philosophe grec?

PAUL-ÉMILE DE CÆSIS.

Paul-Émile de Cæsis (Cesio), que Léon X décora de la pourpre romaine, était un habile juriste. Professeur de droit, il avait eu souvent occasion de recevoir la visite de gens du peuple, et dans ce contact obligé avec les pauvres il s'était pris pour leurs souffrances d'une ardente sympathie; c'était l'homme de l'orphelin, de la veuve, de l'opprimé, de tout ce qui souffrait dans l'âme ou dans le corps. On le voit, après la mort de Léon X, administrer un grand nombre d'églises où il institue des quêtes dont le produit est destiné à secourir les indigents. Quand les revenus de son diocèse ne suffisent pas pour les soulager, il fouille dans sa cassette, entame ses revenus patrimoniaux, et fait comme Sadolet, l'évêque de Carpentras. Dieu, souvent aussi, lui envoie, comme au Modénais, de bons anges qui emplissent son bûcher et ses poches vides. Il disait gaîment: « Mieux vaudrait manquer du nécessaire que d'en laisser manquer les autres: eh bien! si nous ne pouvons mener un train de prince, nous vivrons dans la pauvreté; il faudra dire adieu à nos nombreuses robes, nous contenter de vêtements modestes, n'entretenir qu'une petite famille de serviteurs, et nous arranger de façon à ce que personne ne souffre (1). »

Il avait établi dans ses divers diocèses de sages règlements. Il voulait que les prêtres, à certaines heures, vins-

(1) *Malle se carere, atque inopiâ opprimi quàm eas imminui. Si lautissimè agitare non potero, humillimus vivam; non erunt tam multæ vestes; contentus ero paucioribus; alam minorem familiam; omnia faciam, priusquam ista (instituta) deserantur. — Oldoinus, in add. ad Ciac., t. III, p. 401.*

sent à l'église pour chanter des hymnes à Dieu, qu'ils les récitassent avec respect et gravité. Il défendait de parler dans le saint lieu (1).

Devenu vieux, il habitait, au Quirinal, une petite maison qu'il préférerait au plus beau palais de Rome. Son plaisir était, quand venait le soir, d'aller se promener sur ces hauteurs où s'élève la tour de Néron; là, quand il voyait venir à lui un hôte ancien de la cour de Léon X, il l'arrêtait, le faisait asseoir à ses côtés, et commençait un long récit sur les vertus du pontife. Un soir que la pluie tombait à torrents sans pouvoir interrompre ces hymnes de reconnaissance, les pieds du vieillard, malades depuis longtemps, furent atteints d'humidité. Cesio se mit au lit, saisi d'une fièvre qui le conduisit bientôt au tombeau. Il fut pleuré de tous ceux qu'il avait obligés, c'est-à-dire du monde romain tout entier (2).

Qu'on ne s'étonne pas de ces longues pages que nous consacrons à la biographie d'hommes dont le nom n'apparaîtra plus dans notre histoire; ce n'est pas ce nom, quelque grand qu'il soit, que nous voulons glorifier, mais le pontife seulement qui le mit en lumière.

Nous devons le voir, c'est moins les lettres que Léon X veut honorer que les vertus. Presque tous ces nouveaux cardinaux ont des titres à l'admiration du chrétien. Louons-les avec effusion, sans crainte qu'on nous accuse de flatterie. C'est le reproche que mériterait Fabroni quand il nous vante la gravité, la sagesse, la prudence consommée du Romain André della Valle; — la science profonde du droit unie à l'austérité des mœurs de l'évêque de Côme, Scaramouche Trivulce; — le génie consommé des affaires du Génois Jean-Baptiste Pallavicini; — le zèle pour l'avancement des saintes lettres de Boniface Ferreri de Verceil, qui fit élever

(1) Oldoinus, in Ciac., t. III, p. 402.

(2) Obiit tanto luctu, et sui desiderio relicto, ut nihil supra fieri poterit. — *Ibid.*

à ses frais un collège à Bologne, où il était légat; — la piété exemplaire de Guillaume-Raymond de Vic, natif de Valence (1).

N'est-ce pas à Campeggio, dont Léon X récompensa magnifiquement la science, qu'Érasme écrivait, à propos d'une bague qu'il en avait reçue: « Le feu brillant de l'or sera l'éternel symbole de votre sagesse cardinaliste; la lumière du diamant ne sera jamais qu'une pâle image de la gloire de votre nom (2). »

Citons encore d'autres savants, mais chrétiens surtout, que Léon X voulut récompenser.

C'est Nicolas Ridolfi, que Sadolet aimait, que Marc-Antoine Flaminio chanta dans ses vers, et auquel Bernard Rutilio dédia sa Vie des Jurisconsultes, qu'il terminait ainsi: *Vale, sæculi decus* (3);

C'est François, Franciotto Orsini (des Ursins), que chérissait Laurent de Médicis, auquel Politien adressa ses lettres *de Ponderibus et Mensuris*, et qui, après la mort d'Adrien VI, fut un moment sur le point d'être élu pape, tant les cardinaux avaient de confiance dans ses lumières et sa piété (4)!

On voit que dans un vague pressentiment des luttes que l'Église soutiendra bientôt, et comme illuminé d'une lumière céleste, Léon X a cherché dans l'élu les mœurs unies à la science des lettres divines. Ce sont de grands maîtres en théologie que Cajetan, l'auteur du *de Pontificatus institutione divinâ*, de *Invocatione sanctorum*, de *Potestate papæ et concilii*; Adrien d'Utrecht, professeur à Louvain,

(1) Fabroni, Vita Leonis X, p. 125.

(2) *Igneus auri fulgor mihi tuæ sapientiæ prorsus cardinalitiæ symbolum semper erit, et adamantis gratissima lux nunquam nominis tui gloriam representabit.* — Epist. Erasmi, lib. xxxi, p. 578. — Londini, 1642, t. I, in-fol.

(3) Oldoinus, in Ciac., t. III, p. 409.

(4) Francis. Sansovinus, in *Historiâ de familiâ Ursinâ*. — Ughelli, in *Italiâ sacrâ*. — Oldoinus, in Ciac., t. III, p. 400-401.

à qui nous devons les *Questiones* et le *Supra computum hominis agonizantis*; Alexandre Cesarino, célébré par Paul Manuce comme un des hommes les plus versés dans la science des livres saints (1); et Jacobatio (2), qui dans les questions dogmatiques a toute l'autorité d'un apôtre (3), et dont le livre de *Concilio* obtint l'insigne honneur de faire partie des actes du concile de Latran.

Quelques jours après cette promotion de cardinaux, que Rome accueillit avec de grands témoignages de joie, tous ces princes de l'Église se trouvaient rassemblés à la même table dans une des salles du Vatican que Raphaël achevait de peindre (4).

Si vous quittez l'Italie, et qu'après avoir traversé le Rhin, vous fassiez route pour la Saxe, vous trouverez une autre table dressée dans une auberge de Wittemberg. Là quelques moines assis parlent de Rome. Celui que les convives écoutent en silence se nomme Martin Luther : voici ce qu'il raconte à ses disciples :

« En Italie comme en France, tous les diseurs de messes sont de véritables ânes qui n'entendent pas le latin, et en Italie, pas même la langue maternelle qu'ils sont chargés d'enseigner aux autres (5). Les Italiens sont des gens sans Dieu (6).

» Vous savez, mes amis, que je vis il n'y a pas long-

(1) Qui majorem aut juris civilis aut sacrarum litterarum cognitionem sit consecutus, neminem constat.

(2) Oldoinus, Add. ad. Ciac., l. c. p. 381.

(3) Vir namque apostolicæ sanctionis consultissimus. — Steph. Joanninensis, in *Mediceâ Monarchiâ*.

(4) Fabroni, l. c., p. 127.

(5) Darnach sagten sie, wie die Messpfaffen in Italia und in Gallia angelehrte Esel waren, die kein recht Latein verstanden, haben auch ihre recte Muttersprache in Italia nicht gelernt, die doch Andern sollen fürstehen und sie lehren. — *Tisch-Reden*, 1567, in-folio, p. 607.

(6) Lebet Italia one Gottes Wort in großem Uberglauben und Abgötterei. Glaubet weder der Todten Auferstehung, noch ein ewiges Leben. — *Von Wapfen und Statuenern.* — *Ibid.*, p. 607.

temps la face du pape; maintenant c'est autre chose qu'il nous montre (1).

» Je vous le dis : Tibère l'empereur, ce méchant garnement, était un ange, comparé à tout ce qui fait partie de la cour de Rome (2).

» Écoutez-moi bien :

» En ce temps-là il y avait un homme qui avait si grande envie d'être pape, qu'il se donna au diable pour obtenir la tiare. Il fit donc un pacte avec Satan, et dit au diable : Je me donne à toi, je t'appartiendrai, mais seulement quand j'aurai célébré la messe à Jérusalem. Or il fut nommé pape : comme il célébrait la messe dans une chapelle qui se nommait Jérusalem, le diable parut qui dit au célébrant : Sais-tu comment s'appelle cette chapelle? La chapelle de Jérusalem. Et alors le pape se rappela le pacte qu'il avait fait avec le malin esprit, et quand il eut achevé la messe, il dit : Je vais mourir, qu'on me coupe en morceaux; si les corbeaux emportent mes chairs et laissent mon cœur, c'est preuve que j'aurai là-haut obtenu miséricorde. Et il arriva ce qu'il avait prévu : signe qu'il avait été, selon les papistes, pardonné, et que la mort était une expiation du pacte (3). »

Or ce que nous traduisons ici le plus fidèlement possible était fort sérieusement raconté par Luther, qui, dans son récit, n'oublie qu'une chose, le nom du pape. Et les convives croyaient à la parole du docteur qui tenait en ce moment l'Allemagne sous sa main, et la poussait à la révolte, c'est-à-dire à la perte de sa foi et de sa liberté, car l'une était enchaînée à l'autre.

C'est ici que nous devrions raconter la révolte du moine

(1) Wir sahen dem Paps ins Angesicht, jeund sehen wir ihm in Ars außer der Majestät, und ich, Doct. Martinus Luther habe nicht damals gedacht, daß ich derselbe Eremit sein sollte. — *Ibid.*, p. 609.

(2) Tiberius der heidnische Kaiser, ob er wol ein Unflut wäre, wie Suetonius schreibt, ist noch ein Engel, gegen dem jetzigen Wesen des römischen Hofes. — *Ibid.*, p. 610.

(3) Von einem der sich dem Teufel ergeben, daß er Paps würde. — *Tisch-Reden*, p. 855.

de Wittemberg contre l'Église. Mais nous avons pensé que nous pouvions sans scrupule intervertir l'ordre chronologique des faits, et tracer aussi complètement que notre cadre nous le permet le tableau du mouvement intellectuel qui va se produire sous Léon X. Luther viendra plus tard, quand rien ne pourra nous distraire du spectacle de cette lutte funeste qu'il doit engager avec l'autorité. Montrons, en attendant, que la vérité, pas plus que le soleil, n'a peur des ténèbres; que pour éclairer l'esprit la papauté appela tout ce qui peut séduire l'imagination, histoire, peinture, musique, sculpture, poésie. Les larmes arrivent toujours trop tôt : n'avons-nous pas le temps de pleurer sur le plus cruel événement de l'histoire moderne, la réformation, c'est-à-dire la guerre au foyer domestique entre le fils et sa mère!

CHAPITRE XII.

THÉOLOGIE. — LINGUISTIQUE.

C'est à tort qu'on reproche à Léon X d'avoir négligé les théologiens. — Professeurs qui enseignent la sainte science au Gymnase. — Mouvement imprimé par le pape à l'étude des langues. — Ambrogio travaille à sa grammaire polyglotte. — Il est chargé d'enseigner le chaldéen à Bologne. — Pagnini traduit le psautier de l'hébreu en latin. — Léon X protège les travaux de l'orientaliste. — Valeriano reçoit des encouragements du pape et s'occupe d'un grand ouvrage sur les hiéroglyphes. — Travaux divers de ce savant. — Réformation du calendrier de Jules-César, entreprise par Léon X.

Nous ne concevons pas le reproche que Pallavicini fait à Léon X d'avoir négligé les théologiens : il nous semble que les faits parlent assez haut! Thomas de Vio, auquel il donna la pourpre romaine, était un des plus habiles thomistes de son époque; Prieras, qu'il avait nommé maître du sacré palais, était, au témoignage d'un protestant (1), versé dans les matières ecclésiastiques; Sadolet, son secrétaire et peut-être son ami, est un des plus illustres exégètes que compte l'école catholique, et Jacobatio, qu'il fit cardinal, n'avait pas son égal dans le droit canon. Il est probable que Pallavicini ne connaissait pas le *Ruolo* de l'archigymnase romain, que l'abbé Gaetano Marini a publié d'après l'original qui existe à Rome. La théologie y tient sa place, la plus belle, la première, comme la nourrice et la maîtresse de toutes les sciences. Trois professeurs montent en chaire pour l'enseigner : le matin, un religieux de l'ordre

(1) Man hielt ihn für einen großen Theologum und berebten Prediger.— Isolin, Lexicon, etc., t. III, p. 4017. Basel, 1786, in-folio.